

# LA PETITE FILLE DE LA TERRE NOIRE

## Jeon Soo-il

Né le 20 juillet 1959 à Sokcho en Corée du Sud. Il entreprend des études de cinéma à l'Université Kyungsoong de Pusan et découvre la Nouvelle Vague à l'Alliance Française. De 1988 à 1992, il poursuit son apprentissage en intégrant l'antenne parisienne de L'École Supérieure de réalisation audiovisuelle (ESRA) et soutient à l'Université de Paris 7 un mémoire reliant la quête spirituelle des personnages dans le cinéma de Tarkovski avec la philosophie bouddhiste zen. De retour en Corée, il fonde en 1995, après avoir été assistant réalisateur pendant un an, la société de production « Là où le soleil se lève ». En 1997, son premier film, *l'Écho du vent en moi*, est sélectionné à Un certain regard. Son deuxième film, *The Bird who stops in the Air* (1999), est programmé dans plusieurs festivals dont Venise et Moscou et obtient le Grand Prix au Festival International de Film de Fribourg. Depuis, il a réalisé quatre longs métrages, dont *Entre chien et loup* (2005), *la Petite Fille de la terre noire* (2007), qui a reçu le Grand Prix au Festival de film asiatique de Deauville 2008, et *Himalaya, là où demeure le vent* (2008). Jeon Soo-il prépare un nouveau long métrage sur une jeune coréenne qui part en Islande à la recherche de l'enfant qu'elle a abandonné. Il enseigne en parallèle la mise en scène à l'Université Kyungsoong de Pusan. Si les premières œuvres de Jeon Soo-il étaient centrées sur les tourments de la vie d'artiste et décrivait des personnages le plus souvent coupés du monde réel, comme l'écrivain en devenir s'occupant de son chat dans *l'Écho du vent en moi*, ou le professeur cherchant à faire un film sur son obsession pour les oiseaux dans *The Bird who stops in the Air*, *la Petite Fille de la terre noire*, cinquième film de Jeon Soo-il, le premier à sortir en France, marque un tournant dans sa carrière puisqu'il y parle du destin d'une enfant qui doit faire face à une situation familiale et sociale tragique. Quant à sa dernière réalisation, *Himalaya, là où demeure le vent*, elle aborde, de manière encore plus radicale que dans *Entre chien et loup* la question de la quête identitaire : un cadavre supérieur part en voyage au Népal pour rapporter les cendres d'un immigré à sa famille.

2007 (sortie France : 11 février 2009) - Corée du Sud/France - couleur - 1h29 - VO

de **Jeon Soo-il**

scénario : **Jeon Soo-il** et **Jeong Soon-Yeong** - image : **Kim Sung-tai** - montage : **Suh Yong-Duk** - décors : **Lee Young-Hun** - costumes : **Nam Hyun-sook** - musique : **Gae Soo-Jung** - son : **Lee Sung-chul** - production : **Outside The Box** - producteurs : **Jo In-Sook, Franck-Nicolas Chelle** et **Abderrahmane Sissako** - distributeur : **Zootrope Films**.

avec : **Yu Yun-mi** (Young-lim), **Park Hyun-woo** (Tong-gu, le frère), **Jo Young-jin** (Hyeon, le père), **Im Jin-Taek** (Yong-hoon), **Son Ji-Hyeon** (Ji-seon), **Kang Soo-yeon**, **Kim Ae-kyeong**, **Bang Ho-Seok**, **Kim Jin-hyeok**, **Lee Dong-ho**, **Yoo Soon-cheol**.

## COURT MÉTRAGE : EN BOUQUETS SERRÉS

2007 — Grande-Bretagne — couleur — 10 mn - VO

film de **Spenceley Ornette** - scénario : **Kate Spenceley, Ornette Spenceley** - image : **Niels Reedts Johansen** - son : **Andrew Gemmil, Tom Heddy** - production : **Spenceley Ornette**

avec : **Teona Oxley, Molly Oxley, Cléo Edwards**

*Une jeune mère célibataire gagne sa vie en sillonnant le pays comme ouvrière agricole. Après la perte soudaine de son emploi, elle est contrainte d'assumer ses responsabilités parentales.*

Dans la plus pure tradition du cinéma britannique social, Ornette Spenceley, à la manière d'un Ken Loach met en scène le devenir des travailleurs saisonniers, obligés de migrer au fil des saisons. Ici, la travailleuse agricole est aussi mère. L'histoire commence à la fin de la saison, quand Molly et sa mère doivent migrer alors que l'enfant, commence à se faire des amis. Sa mère est alors face à un dilemme : la nécessité de partir ou s'installer, afin de ne pas freiner la construction de l'équilibre affectif de l'enfant et décider ainsi d'une nouvelle vie. **R.A.D.I.**

## ENTRETIEN AVEC JEON SOO-IL

Quelles sont les raisons qui vous ont poussé à vouloir tourner dans un bassin minier de la région de Kangwon ?

J'avais envie de raconter une histoire au cœur d'une région sur le point de disparaître afin qu'une trace soit conservée. Dans ces régions, on ferme les mines, les maisons sont détruites et la désolation règne. C'est au cours de mes multiples trajets en voiture entre Pusan et les lieux du tournage que j'ai élaboré l'histoire de *la Petite Fille de la terre noire*. La période d'écriture a duré six mois en tout. En fait, je construis mes histoires au cours des repérages et en m'appuyant sur mes entretiens avec les gens du cru. C'est ma façon de faire des films. C'est comme ça que je trouve l'inspiration.

Vous avez tenu à adopter une approche documentaire pour les scènes dans la mine ainsi que celles se déroulant dans le village...

En effet. On a filmé certaines des séquences dans la mine à plus de 800 mètres de profondeur. Le tournage s'est donc avéré difficile. L'acteur qui joue le père de la petite Young-lim, Jo Yeong-jin [le meurtrier de l'enfant dans *Secret Sunshine*] a dû suivre un entraînement spécial. Il a fallu recommencer plusieurs fois les prises à cause de l'humidité et de la poussière. Un jour, une explosion s'est même produite et, comme on n'y voyait plus rien, on a dû remonter. J'ai également tenu à filmer les anciens mineurs malades qui se retrouvent dans le café du village. Ils viennent boire et manger du porc grillé pour enlever la poussière de leurs poumons. Voir interagir des comédiens professionnels et des acteurs non professionnels était très intéressant, d'autant plus quand les ex-mineurs se sont mis à chanter comme à leur habitude.

Le quotidien de ces familles est-il aussi tragique que vous le décrivez ?

Leur réalité est tragique. Et je tenais à en rendre compte. En observant la situation de la plupart des familles de cette région, j'ai constaté que la mère était souvent partie, qu'il y avait beaucoup d'enfants handicapés et que les pères, anciens mineurs, étaient malades et buvaient énormément. Ils m'ont en outre appris une chose terrible. Pour pouvoir toucher des indemnités, il faut non seulement qu'ils soient atteints d'une pneumonie, mais qu'ils aient également développé une seconde maladie qui ne soit pas respiratoire. Voilà pourquoi les mineurs se détruisent en buvant et en fumant. Voilà pourquoi Young-lim prend cette décision, qui sera fatale pour son géniteur, après avoir entendu l'histoire de sa camarade dont le père hospitalisé a été indemnisé.

Pour autant la structure du récit, resserrée autour de Young-lim, à un côté « il était une fois... »

Il s'agit d'un conte tragique, c'est vrai. Du coup, il était capital pour moi de trouver une petite fille qui sache jouer et chanter comme une enfant ordinaire pendant ses moments de joie en famille. Mais je voulais surtout qu'elle soit capable

d'intérioriser son jeu. J'ai trouvé en Yu Yun-mi une fillette très douée et très concentrée. Elle avait déjà incarné une enfant sauvage dans une série télé, et elle n'a donc eu aucun mal, pendant le tournage, à suivre mes indications, autrement dit à très peu exprimer ses sentiments de tristesse. À la fin du film, lorsqu'elle fait face au spectateur, face à la réalité, j'aime beaucoup l'intensité de son regard. Elle est un peu sonnée. On ne sait pas si elle va rester ou si elle va prendre le bus. Et ce moment d'hésitation est une des choses qui m'intéressent le plus au cinéma. Au lycée, j'avais été très impressionné par le plan d'un film politique coréen où un étudiant seul dans sa classe de cours hésite à rejoindre ses camarades qui protestent contre la dictature. C'est ce plan qui m'a donné envie de devenir cinéaste.

*Vous avez attaché un soin très particulier aux tonalités du film...*

Si j'ai voulu tourner en hiver, c'est pour faire ressortir le contraste du blanc de la neige et de la lumière du jour avec le noir des collines de charbon. Seules les portes sont colorées. Ça me rappelle les estampes chinoises qui représentent des paysages et sur lesquelles il n'y a qu'une tache de couleur, le rouge du tampon. C'est pour cette raison que la petite fille est en rouge dans les moments dramatiques et en bleu-vert le reste du temps. Je me suis inspiré de la calligraphie pour donner l'impression d'une image plate, sans perspective, morcelant l'immensité de la nature.

*Il y a beaucoup de plages de silence dans le film, de moments où l'image est comme vide...*

Je n'aime pas beaucoup utiliser la musique ou les dialogues. Ce sont des éléments qui donnent trop d'indications. Pour les scènes de conflit entre le père et ses employeurs, par exemple, les dialogues sont étouffés et filmés à distance, ou à travers des vitres, comme pour souligner différemment la violence. Ne pas tout entendre, ne pas tout voir, ça met le spectateur dans un état d'inquiétude. C'est pour ça que j'utilise la caméra à l'épaule aussi. Comme ça les plans vibrent. Ils ne sont pas fixes. Ça donne une vie à l'image. Et ça crée un sentiment d'incertitude qui renvoie à la quête d'identité des personnages.

*Quels cinéastes vous ont inspiré ?*

Le cinéma européen compte beaucoup dans mon parcours, surtout Antonioni et Bresson. Tarkovski aussi sur lequel j'ai travaillé lorsque j'étudiais le cinéma à Paris.

*Entretien réalisé par Diane Arnaud à Paris le 10 novembre 2008 - Dossier de presse*

Comment, aujourd'hui, rendre compte de la brutalité du monde sans tomber soit dans le misérabilisme, soit dans ce réalisme social passe-partout qui contamine bon nombre de films au succès festivalier garanti ? Dans les deux cas, il s'agit d'un héritage raté du néoréalisme, courant souvent passé à la moulinette d'une approche tantôt dégoulinante, tantôt conventionnelle, qui engendre des films trop aveuglés par la force de leur sujet pour véritablement le travailler au corps. Sur le papier, tout porte à croire que ce cinquième long du réalisateur sud-coréen Jeon Soo-il n'échappera pas à l'un de ces deux travers, le film poussant sur un terreau noir propice au pathos. Il y a d'abord le décor rugueux et froid d'un village minier perdu en Corée du Sud et, plus précisément, la situation d'un père mineur qui s'occupe seul de ses deux enfants : un garçon retardé et une petite fille tenue à de bien grandes responsabilités pour son âge.

Gravement malade, Hygeon, le père, se retrouve au chômage et sombre dans l'alcoolisme. La gamine, qui emmenait son frère avec elle à l'école et le protégeait de la cruauté des enfants, reste alors à la maison pour s'occuper de son père, progressivement violent.

Étonnamment, on ne ressent pas de surcharge, sans doute parce que la révélation d'une réalité dramatique ne constitue pas une fin en soi pour le réalisateur, résolument tourné du côté de la vie et de l'enfance. Sans jamais tomber dans un optimisme forcé, la mise en scène ne cesse de multiplier les appels d'air en s'inscrivant dans une temporalité spontanée, qui n'est autre que celle impulsée par la petite Younglim, débrouillarde, joueuse et rêveuse, pas Cosette du tout.

Les contraintes extérieures ne semblent pas avoir prise sur la fillette : en témoigne cette scène magnifique où, après avoir volé dans une supérette et couru comme une dératée pour échapper à la caissière, elle se cache dans une salle de classe, près d'un piano, et s'endort, épuisée. Ce singulier tempo, jamais complaisant, fait naître une perception des choses à la fois douce et lucide, ouverte à la lumière et au mouvement. L'absence de la mère, à laquelle fait discrètement écho une femme croisée par hasard et rattachée à un hors-champ regardant, bienveillant (autre belle idée du film), ne pèse pas, elle aussi, comme une fatalité, mais ouvre au contraire des perspectives un lien avec le monde est toujours possible, même dans le manque. Bien que noire, cette belle terre cinématographique s'avère on ne peut plus fertile.

*Amélie Dubois - Les Inrockuptibles*

Avec un regard documentaire sur les êtres, le cinéaste coréen Jeon Soo-il signe une chronique réaliste émouvante. Ou comment une fillette coincée dans un quotidien rude (père mineur, frère attardé, mère absente, foyer rudimentaire) va toujours de l'avant, portée par sa joie de vivre et son énergie sans failles. Young-lim aime les plaisirs simples et réagit avec bon sens aux situations les plus délicates, dans des décors tristes, gris, délabrés ou en voie à la disparition. Mais le réalisateur n'en rajoute pas dans le misérabilisme ni le moralisme. Les données sociales du récit sont posées, et servent d'écrin au nerf du film : le destin d'un petit être qui reste debout, quand les aînés capitulent, avec la petite Yu Yun-mi qui éclabousse l'écran de son charme et de sa ténacité. À travers elle, Jeon Soo-il saisit frontalement l'absence, la déception, la frustration ou l'espoir, fusse-t-il éphémère, à l'image des pulls colorés de l'enfant. Et c'est ce qui fait la force du cinquième opus de cet auteur encore inconnu en France, et dont on espère voir les précédents comme les prochains travaux.

*Olivier Pélisson - Monsieur Cinéma*